

## Jean-Christophe Aeschlimann

---

Né à Bienne, Jean-Christophe Aeschlimann est rédacteur en chef et éditorialiste de *Coopération* (Bâle et Lausanne). Licencié en lettres de l'Université de Genève, il a notamment publié *Ce présent qui revient – Entretiens I*; *Sils-Maria*; et dirigé la publication de *Répondre d'autrui – Emmanuel Levinas* et *Éthique et Responsabilité – Paul Ricœur*.

Jean-Christophe Aeschlimann

---

L'Enfance des pôles

*et autres éditoriaux (1997-2010)*



---

*camPoche*

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse  
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion  
de livres de poche suisses en langue française

**prohelvetia**

« L'Enfance des pôles »,  
deux cent quatre-vingt-huitième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le cinquante et unième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration de Daniela Spring  
et de Julie Weidmann

Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Couverture : Antonio Pigafetta (1491-1534),  
« Guam et bateau indigène ». Provenance inconnue,  
vers 1525. Manuscrit enluminé sur vélin, 225 x 150 mm.  
Beinecke Rare Book and Manuscript Library.  
Université de Yale, New Haven  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand  
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-289-8  
Tous droits réservés  
© 2011 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*À Den, Salomé et Noémie*

*À Babou*

*Et la Mer apportera à chaque  
homme des raisons d'espérer, comme le  
sommeil apporte son cortège de rêves.*

CHRISTOPHE COLOMB  
(1451-1506)

*Le pôle Sud est peut-être un signe  
divin, une écriture en lettres d'or que  
nous ne savons pas déchiffrer.*

ROBERT FALCON SCOTT  
(1868-1912)

*Un homme dont la pensée est  
indépendante peut exprimer publique-  
ment ses opinions sans dommage,  
pourvu qu'il agisse avec prudence. Il  
peut même les faire imprimer sans  
courir aucun danger, pourvu qu'il soit  
capable d'écrire entre les lignes.*

LEO STRAUSS  
(1899-1973)

## PRÉFACE

**D**U TEMPS a passé depuis mon arrivée à *Coopération*, un jour que je ne suis pas près d'oublier. Comme il en va généralement dans les expériences où se conjuguent l'intensité et les grands bonheurs de la découverte, ce temps a passé très vite. Projeté dans un journal à la riche et longue histoire, destiné à la Suisse romande, je me suis retrouvé, à Bâle, au siège des rédactions, tout en habitant d'abord à Zurich, où j'étais depuis longtemps. Quand je dis « je », c'est bien sûr à « nous » que je songe, puisque l'aventure d'un journal est d'abord collective. Mais cette diversité, dans les forts courants d'une globalisation qui avait commencé, fut une chance, où j'ai vite compris qu'une sorte d'ubiquité, et de perception kaléidoscopique de la réalité, constituerait un atout éventuel. La variété des pôles, géographiques, mais aussi culturels et linguistiques, m'aura, rétrospectivement, beaucoup aidé. Outre que la multiplicité des points de vue m'est chère, j'ai pu, pour ainsi dire, voir le monde en mouvement, dans la conscience que c'est le déplacement, et lui presque seul, qui crée le point de vue. Voilà pour les considérations pratiques.

Quant au contexte de cette aventure, il est tout à fait évident que, pour ma génération, trop jeune pour faire de mai 68 l'origine du monde et des choses (bien que la mort de Jan Palach fut associée,

dans mon souvenir, au premier article de journal que j'ai lu, j'avais huit ans), la rencontre avec l'histoire, annoncée pour ainsi dire à la chute du mur de Berlin, n'eut véritablement lieu que le 11-Septembre, quand l'Amérique, contre toute attente, fut attaquée en son cœur.

Pour la première fois, j'eus alors le sentiment de l'imprévisibilité absolue de l'avenir, sur les crêtes d'un présent qui, tout merveilleusement ensoleillé qu'il fut ce jour-là en Catalogne où je me trouvais, laissait entrevoir, dans sa déchirure, les abîmes. Ou, si l'on veut, ces anges de Walter Benjamin (1892-1940), « leur voix qui passe et s'enfuit » dont Gershom Scholem (1897-1982) dit qu'elle « symbolise l'anticipation de l'apocalypse au cœur même de l'histoire ». « Regarde longtemps les abîmes », est-il écrit dans l'Apocalypse, ce qui en effet, à partir de ce jour, me semblait non seulement possible, mais aussi recommandable, avec toute la prudence, mais aussi la confiance que l'on espère en son cœur. J'avais aimé l'Amérique, et ce qu'elle représente (le pays des pauvres de la terre entière, où la liberté, me semblait-il, l'emportait sur la fatalité), à partir du jour où mon père m'en avait parlé pour la première fois.

C'est ainsi que le 11-Septembre fut pour moi une sorte de révélation, qui, comme toute expérience de ce genre, cache autant qu'elle révèle, du fait de l'intensité de la lumière projetée. Le reste, si je puis dire, a suivi, y compris ma perception de George W. Bush, laquelle, j'en conviens, a fait un peu exception. Mais qu'importe, puisque, comme le

dit Leo Strauss (1899-1973), écrire, c'est d'abord écrire entre les lignes, et que la compassion, la volonté de comprendre et de maintenir ouvertes certaines contradictions m'auront incité à ne pas m'arrêter aux slogans et lieux communs qui s'agrègent parfois dans les opinions du temps.

La joie d'écrire aussi sur les événements les plus minuscules ou les plus éternels, à l'intention d'un public très large, valait bien, ici ou là, de s'aventurer quelque peu hors des chemins battus. Celles et ceux qui ont pris un peu de leur temps, ce qui est beaucoup, pour lire tel ou tel de ces petits textes m'ont convaincu qu'être lu est à peu près ce qu'on peut espérer de plus extraordinaire quand on écrit de temps en temps. Et qu'écrire est un autre nom de la question. L'histoire, le passé, le présent et l'avenir sont des pôles comme ceux du globe terrestre et des mille facettes des paroles écrites entre les lignes et, en partie du moins, dans une forme d'insouciance. Elie Wiesel l'avait dit à sa façon, et je ne peux faire mieux ici que de le citer : « Il n'est pas facile de vivre éternellement sous le signe de l'interrogation. Mais qui dit que la demande essentielle puisse trouver sa réponse ? L'essence de l'homme est d'être question, et l'essence de la question est d'être sans réponse. » L'avenir est bel et bien imprévisible.

*Bâle, 21 février 2011*



## *L'ENFANT ET LE LIVRE*

Quoi de plus important, dans le monde et nos vies, que l'enfance et les enfants? L'enfance est le commencement de tout, la mesure du temps et de notre finitude, la promesse que tout, un jour, finit par recommencer. Sans l'enfance, le rêve n'existerait pas, pas plus que l'amour ou la conquête. Sans les enfants, les nôtres ou ceux des autres, nous ne serions rien. Lire un livre, ou une histoire, à un enfant, en particulier quand les lettres sont encore pour lui un mystère indéchiffrable, c'est lui confier quelques-unes des clés qui lui permettront, pendant toute sa vie, d'accéder à la question, à la découverte du monde et des autres – dans la conviction que le monde est plus grand qu'il ne paraît et que les autres sont toujours bien plus qu'ils ne semblent. C'est, en un mot, lui transmettre une partie de l'étoffe dont les rêves sont faits. Ces rêves ne sont pas n'importe lesquels: ce sont, aussi bien, ceux de Christophe Colomb partant à la découverte de l'Amérique, ou de Mozart composant des musiques du bonheur, que ceux du petit garçon et de la petite fille s'imaginant en aviateur, en explorateur, en ballerine ou en cavalière. Ces rêves n'ont pas de fin. Donnons aux enfants les livres qu'ils méritent: les plus vrais, les plus drôles, les plus profonds.

*30 avril 1997*

## UN DIMANCHE EN ÉTÉ

Il arrive que certains jours ressemblent à de petits contes de fées. Ainsi de ce dimanche, à Genève, où, sur les bords du Rhône, dans la lumière d'un soleil qu'on aurait dit méditerranéen, des passants et des promeneurs déambulaient au milieu des stands d'un marché aux puces aux milliers de livres. Place de l'Île, quai des Moulins, rue des Étuves : le cœur de la cité voguait au rythme lent et bonhomme des découvertes imprévues. Assis à même le sol, les petits enfants feuilletaient des bandes dessinées, les grandes personnes, elles, de tous âges et tous horizons, cherchaient, et trouvaient, quelques traces des temps anciens – ces livres oubliés au goût de trésors enfouis. Comme si, en cette douce après-midi, le temps lui-même avait suspendu son vol, laissant surgir, au détour des rues et des places, de petits morceaux de mémoire qui nous font soudain nous souvenir que l'existence, justement, est aussi faite d'émotions et de temps mêlés. Et que les livres, parfois, réinventent le monde et les choses. « Comme des pommes d'or dans des filets d'argent, telle est une parole dite selon ses différentes faces. » (Proverbes 25 : 11, cité par Maïmonide dans *Le Guide des égarés*).

8 octobre 1997

## *LE CIEL SUR LA TERRE*

Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours beaucoup aimé Noël, qui demeure pour moi l'un des moments les plus heureux et émouvants de l'année. Les semaines qui précèdent la fête, les lumières dans les villes, les étoiles qui dansent, la neige qui tombe, les sapins dans les rues et les maisons, les réjouissances et la venue, un beau soir de décembre, de tous ces gens qu'on aime, petits et grands, dans le partage d'une magie dont l'intensité doit tout, je pense, à l'enfance : les émotions se bousculent et se chantent. Dans mon esprit, Noël est le moment où deux choses, enfin, se rencontrent et s'épousent : le monde intérieur le plus intime et le plus secret, d'un côté, le monde des autres et des pays rêvés, de l'autre. Comme si Noël, en réalité, nous renvoyait et nous projetait, d'un même mouvement, tout au fond de notre cœur et bien loin dans le vaste monde, quand se lie et se déploie, comme une gerbe et une pluie bienfaisante, l'amour des gens, des choses, du temps qui passe et de tout ce qui reste, encore, à faire, à rêver. Novalis (1772-1801), le poète allemand, avait eu cette phrase, étonnante, « du paradis pour ainsi dire dispersé à travers la terre entière ». Pussions-nous, ne fût-ce qu'un instant, avoir l'occasion de se dire que Novalis avait raison, en ces temps d'inquiétudes diverses, où la voix des poètes s'est faite si discrète et modeste, où peu d'entre nous croient encore au ciel sur la terre et aux grandes fraternités.

*24 décembre 1997*

## *LA QUESTION DES ORIGINES*

D'où venons-nous? La vieille question des origines de l'homme nous hante depuis toujours. C'est celle, par exemple, du petit enfant demandant pourquoi, un jour, il s'est mis à exister alors que, «avant», il n'était pas là; celle, aussi, de l'adulte s'interrogeant sur la mort, la sienne et celle des autres, et le passage des générations; celle du philosophe réfléchissant à ce qui constitue l'humanité de l'homme, celle encore du paléontologue qui scrute les signes matériels susceptibles de déterminer quand, et peut-être pourquoi, l'homme est apparu sur la terre. Qui peut savoir? La science, la paléontologie en particulier, a accompli des avancées immenses dans la connaissance du passé. Quel plaisir et quel émerveillement, ainsi, d'évoquer Lucy, petite femme qui nous vient de la nuit des temps, et de ces moments où, croit-on savoir, l'homme a surgi, distinct de l'animal! La science constitue elle aussi un ensemble de récits, et ces récits, comme ceux des mythes et des romans, ont de quoi fasciner. La question de savoir d'où nous venons est l'une des plus belles questions du monde. Elle se rapporte au destin de l'espèce, des cultures, des civilisations, des religions, des traditions, des familles et des individus. Elle nous incite à nous demander en quoi le passé nous détermine et nous forme. L'exploration de cette mémoire est, je crois, la condition de notre liberté.

*7 janvier 1998*

## *LE WEB ET LA VIEILLE DAME*

Le monde dans lequel nous vivons ne ressemble à nul autre dans l'histoire. Sa dimension, sa complexité, sa technicité, sa vitesse, sa mobilité, qui de surcroît augmentent et s'accroissent jour après jour, font que nous nous retrouvons, souvent, comme désorientés. Nous sommes à la fois immergés en lui et appelés à en saisir le sens et les contours – ce qui s'avère, on en conviendra, particulièrement difficile. Déluges d'informations, milliards d'images, écrits innombrables : pour beaucoup d'entre nous, le monde ressemble à une immense et vertigineuse succession de signes souvent incompréhensibles... Et le web ? Je connais une vieille dame, née quelques années seulement après le début du siècle, quand rien, ou presque, de ce qui constitue aujourd'hui le décor et les éléments de la vie quotidienne n'existait encore. Cette femme, qui a assisté aux naufrages de deux guerres mondiales, qui a vu arriver l'électricité, la voiture, l'avion, la radio, le cinéma, la machine à laver, la télévision, qui donc a vécu la transformation du monde, ne surfera probablement jamais sur le net. Faudrait-il, pour autant, qu'elle le déplore et s'en attriste ? Elle sait que nul d'entre nous, en vérité, ne peut prétendre maîtriser toutes les techniques. Et que l'essentiel, en la matière, ou une sagesse, consiste plutôt à penser que nous, les plus jeunes qu'elle, n'oublierons pas que la technique, justement, nous sert plutôt que nous la servons.

*18 février 1998*

## LA MORT ET L'AMOUR

Pâques est la commémoration d'un événement extraordinaire et merveilleux qui, dans l'histoire des hommes, échappe à toute logique rationnelle ou terrestre: la résurrection. Quels que soient notre religion ou notre rapport à elle, nous sommes conduits, en songeant à Pâques, à nous interroger: la mort, à laquelle nous nous savons, chacun, promis, ne serait donc pas la dimension ultime et finale de notre condition? Il y aurait ainsi, dans nos naissances et nos disparitions, autre chose, quelque chose de tout à fait autre, plus fort encore que la mort? Nous sommes, ici, renvoyés à nos croyances et à nos convictions, et il ne m'appartient pas de tenter de convaincre de la justesse de celle-ci ou de celle-là. Mais ma conviction, justement, est qu'en effet il existe quelque chose de plus fort que la mort, et que la mort elle-même, parfois, fait apparaître avec plus de force encore: l'amour, ou ce qu'on appelle tel. Non que l'amour puisse vaincre la mort. Mais la mort, elle, est impuissante à vaincre l'amour qui, en quelque sorte, lui survit et, en un sens, ne cesse de renaître. Encore faudrait-il, bien sûr, s'entendre sur ce que l'on appelle l'amour – une question un peu vaste pour le modeste éditorial que voilà... Disons simplement que l'amour auquel je songe est celui du désintéressement, de la bonté, celui où, pour reprendre les termes d'un philosophe cher à mon cœur, Emmanuel Levinas (1906-1995), se manifeste « la priorité d'autrui ».

*8 avril 1998*

## *LES MOTS ET LES CHOSES*

La question est ancienne, notamment auprès de ceux qu'il est convenu d'appeler, depuis un siècle, les « intellectuels » : les livres, les œuvres, peuvent-ils influencer les événements de l'histoire – en particulier quand ceux-ci relèvent de la guerre, de la haine et de la tragédie ? Paul Valéry avait-il raison quand il constatait que « le métier des intellectuels est de remuer toutes choses sous leurs signes, noms ou symboles, sans le contrepond des actes réels » ? La question, évidemment, n'a pas de réponse immédiate ou limpide. Alors que la situation, dans les Balkans, s'aggrave, je me pose une fois encore la question : comment évaluer, exactement, le poids des mots quand, plus encore que le choc des images, c'est le langage des faits, et des actes, « réels » comme dirait Valéry, qui détermine tout ? Aucun écrivain, aucun livre, aucun intellectuel, n'ont réussi, en leur temps, à faire tomber Hitler et à empêcher l'Europe de sombrer – même pas ceux qui avaient, tôt déjà, saisi l'ampleur du danger et en avaient rendu compte. L'histoire avance sans se retourner, et les faits, surtout s'ils sont inspirés par la violence, ont une terrible supériorité sur les mots : ils parlent d'eux-mêmes. « Génocide », « déportation », « massacre » ? Avant que d'être des mots, ce sont des choses, réelles, où résonne, aussi, la terrible impuissance de la littérature, y compris la plus haute.

*14 avril 1999*

## COMMENT ALLEZ-VOUS ?

« Comment allez-vous ? », demandais-je il y a quelques jours à un homme sage, qui observe, depuis plus d'un demi-siècle, les affaires de l'Europe et du monde. Et celui-ci de répondre, une lueur fraternelle dans les yeux : « J'ai mal au Kosovo. » Cette courte phrase, me dis-je, est non seulement émouvante et drôle, elle sonne aussi comme un appel – à nos consciences, à nos compassions. Tout ne commence-t-il pas, dans notre rapport à l'histoire en train de se faire et de s'écrire, avec la capacité que nous avons, chacun de nous, d'éprouver les événements du monde d'abord en nous-mêmes ? C'est-à-dire dans la conscience que les malheurs d'autrui, toujours et partout, nous concernent individuellement ? Nous ne sommes, en ce sens, jamais seuls au monde, et ce qui arrive aux victimes et aux persécutés est, très précisément, notre affaire. À défaut de quoi, le chemin du malheur ne cesse de s'élargir. L'escalade, au Kosovo, puis la guerre étaient depuis longtemps prévisibles. Au moins dès 1991. Comment expliquer que, en Europe, nous ayons été incapables de les empêcher, comme nous avons été impuissants à éviter les horreurs du conflit bosniaque ? Le constat est amer. Nulle paix n'est concevable, dans le long terme, sans l'intelligence politique, la vision historique, l'imagination stratégique. Qui, elles-mêmes, justement, sont inséparables de notre aptitude à nous sentir responsables, personnellement, de ce qui



arrive aux autres, même loin. Nous avons en effet  
tous, aujourd'hui, mal au Kosovo.

*21 avril 1999*

## LES MONDES DE L'EXPO

Bientôt, l'Expo ouvrira ses portes et ses fenêtres. Promesse de respiration, d'amples horizons menant à l'inattendu, à l'extraordinaire et au merveilleux? De promenades célestes, comme l'a dit Pipilotti Rist? J'en suis convaincu: les choses et le monde, alors, de la région des Trois-Lacs, nous apparaîtront dans la lumière de perspectives plus larges, plus mobiles et plus généreuses que celles auxquelles nous sommes, dans nos routines et nos préjugés de la guerre froide finissante, depuis longtemps habitués. Espérance enfantine, vue de l'esprit que tout cela? Certains n'aiment pas l'idée de l'Expo, tant pis pour eux, ils l'aimeront peut-être plus tard. Car qui détient les clés de l'avenir, et les instruments nécessaires au décryptage de celui-ci? Personne, ou presque. L'Expo est l'un des lieux où, aujourd'hui déjà, viendront de nouvelles manières d'imaginer le monde dans lequel nous vivons, de rêver à ce qu'il pourrait être, dans ses contradictions et ses paradoxes, qui en effet ne manquent pas. D'entrer en dialogue avec nous-mêmes – notre passé, notre présent et notre avenir, nos manières de faire, de dire et de croire, en nous incitant à imaginer des portes et des fenêtres qui, plutôt que d'ouvrir sur des miroirs, fussent-ils déformants, nous conduisent à voir de nouveaux paysages. Dans la surprise, l'étonnement et la découverte.

5 mai 1999

## *L'AVENTURE, AU COIN DE LA RUE*

Que serions-nous si nous n'éprouvions jamais de dépaysements ? Si nous n'allions jamais en voyages, en promenades – ces aventures de quelques heures ou de quelques jours, solitaires ou partagées, où l'on se déplace, aussi en pensées, dans des contrées inhabituelles et neuves, là où, soudain, on se sent pousser des ailes et où, pour le coup, on se surprend en train de voler, le regard, l'âme et le cœur bondissants au rythme d'émotions qui élargissent nos mémoires et nos songes ? Notre époque voit l'attention et l'énergie des hommes se porter, surtout, sur l'exercice des rôles et des fonctions, l'assignation des places et des hiérarchies, la délimitation des structures et des organisations, pour ne rien dire de la répétition des préjugés – comme si vivre, et exister, consistait, d'abord, à se confondre avec des modèles immobiles et convenus. Ne serions-nous donc faits que pour reproduire de mêmes et invisibles visions des choses, du monde, de soi et des autres ? Je ne le pense pas. L'homme, de toute éternité, porte en lui une part de nomadisme, de quête et de vagabondage qui lui rappelle que vivre, justement, c'est aussi renouveler ses perspectives et varier ses points de vue. Chaque jour, les occasions se présentent de se souvenir que le monde, décidément, est grand, et plus vaste que tout ce qu'on peut en imaginer.

*4 août 1999*

## *SURFIN'*

Tant va, aujourd'hui, le surf sur le web qu'on finirait par l'oublier : avant d'être un exercice, désormais universel, d'écran interposé, surfer désigne un sport dont le théâtre, immense et immémorial, est l'océan, et qui consiste à suivre, debout sur une simple planche, la crête des vagues, en passant de l'une à l'autre comme l'écureuil bondit d'une branche à la suivante : dans la grâce et, si possible, le miracle de l'équilibre. Le surf n'est pas seulement une histoire merveilleuse, celle de découvreurs et de pionniers, qui nous conduit jusqu'à Hawaïi, au début du siècle, en passant par Malibu, en Californie, où, dans les années cinquante, il fut dit, à tort, qu'il s'inventa. Il est, aussi, une légende et une mythologie, y compris musicales, où se croisent des destins extraordinaires, marqués par le soleil, mais, toujours, tendus vers la promesse d'un impossible accomplissement : passer sa vie, et même un peu plus, portés sur la crête, rugissante, des vagues, sans rompre ni tomber. Manière de voler, en même temps, dans le ciel et sur l'eau, et de dessiner les contours d'un horizon disparaissant au fur et à mesure de sa conquête. Le surf est une métaphore, fragile, de quelques-uns de nos songes les plus enfouis. Et nous rappelle que vivre, justement, c'est, aussi, tenir – la vague, ou le cap, comme on voudra. Et saisir, quand et comme on le peut, la chance, dans la conscience du risque et de l'instant. Petites étoiles arrachées, quelques secondes, au naufrage du

temps, les exploits des surfeurs s'effacent comme traces sur le sable. Mais il arrive, parfois, qu'on s'en souviennne.

*15 septembre 1999*

## *L'EXIGENCE D'ÉGALITÉ*

Au sein des pays dits industrialisés, les écarts de revenus ne cessent d'augmenter, en même temps que se creuse, jour après jour, le fossé Nord-Sud. Alors que vient d'être franchie l'étape des six milliards d'hommes sur la terre, le constat a, bien sûr, de quoi inquiéter. Comment, en effet, imaginer une société, un pays, un continent, au sein desquels régnerait la fatalité d'une inégalité grandissante, et l'acceptation, plus ou moins tacite, du maintien, voire de l'extension de ce qu'il faut bien appeler des poches de pauvreté? Et comment concevoir un avenir global qui verrait les plus pauvres croître et multiplier, pendant que les plus riches accentueraient toujours plus leur avance en matière de production et d'accumulation de richesses? La question, je le concède, n'a rien de nouveau. La manière dont aujourd'hui elle se pose, en revanche, est inédite. Car le monde, en un siècle, n'a pas seulement changé. Il a basculé dans une configuration sans précédent, ne fût-ce que par ses dimensions, dans l'histoire. Et ce basculement, en réalité, n'est pas encore achevé. Nous nous apprêtons à quitter un siècle, le nôtre, qui a vu naître, et s'abîmer, bien des illusions idéologiques, sociales et économiques. Mais, aujourd'hui, nos pensées, nos théories, nos convictions sont faibles, fragiles, limitées. Serions-nous désorientés? Et résignés? Je ne me fais pas à l'idée, quant à moi, que l'homme puisse vivre dans un monde où l'autre, proche ou lointain, se trouve abandonné à son sort.

*13 octobre 1999*

## FREUD, UN FRÈRE D'ÂME

«La doctrine psychanalytique est capable de transformer le monde.» Un peu plus de soixante ans après la mort de Sigmund Freud, à Londres, le 23 septembre 1939, la prophétie de Thomas Mann s'est-elle concrétisée? Je laisserai, pour ma part, la question ouverte, lui préférant, pour l'heure, celle-ci: peut-on prétendre, aujourd'hui, avoir compris Freud, l'un des esprits majeurs de notre temps, toutes disciplines des sciences et de l'esprit confondues? Non que l'œuvre de l'illustre Viennois, dont l'influence fut et demeure immense, ait manqué de commentateurs et d'interprètes, ou que ses livres n'aient pas trouvé l'écoute et l'attention qu'ils méritaient, et méritent toujours. Jean Rostand, cité par François Jacob, avait eu cette phrase, célèbre: «Les théories passent, la grenouille reste.» Dans le cas de Freud, c'est un peu comme si la théorie avait pris la forme de la grenouille. Et que, en ce sens, et malgré toutes les tentatives de la faire passer, par-dessus bord notamment, elle résistait, opiniâtre, inaugurale et énigmatique. En publiant, en 1900, sa célèbre *Interprétation des rêves*, Freud avait ouvert un continent, un univers, une épopée dont bien intelligent serait celui qui pourrait dire si, en définitive, ils ressortissent à la science ou au roman. Peu importe. Car Freud, en héritier des Lumières, a porté la culture européenne à l'un de ses plus hauts accomplissements. Et cela dans une alliance, celle du judaïsme et de la pensée allemande, que la Seconde

Guerre mondiale et le national-socialisme ont pour ainsi dire détruite. Freud reste l'un de nos grands frères d'âme. Aussi pour le siècle qui vient.

*17 novembre 1999*



## RIVIÈRE DANS VOL DE NUIT

Des rêves, des mémoires et des songes qui, depuis toujours, nous hantent, nous bouleversent et nous émerveillent, et que si souvent nous laissons en sommeil. L'étoffe des grands songes a besoin, pour durer, de la lumière, des étoiles, des océans, du ciel, du soleil. À l'aube du nouveau siècle, que nos petites valises portent dans nos cœurs. « Nous agissons comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... Mais quoi ? », demande Rivière dans *Vol de nuit*.

29 décembre 1999

## *L'HORIZON DU PARDON*

À Rome, Jean-Paul II a demandé pardon pour toutes les fautes commises par l'Église au cours de ses deux mille ans d'histoire. L'événement, je dois le dire, m'a frappé. Intolérances, violences, Inquisition, persécutions, conversions, atteintes aux femmes, à diverses races et ethnies, antisémitisme : c'est la première fois qu'un pape demande pardon, dans cette mesure, à Dieu et aux hommes – en particulier, bien sûr, aux victimes, aux disparus. Je ne veux pas ici entrer plus avant dans les commentaires, élogieux ou parfois sceptiques, qui ont accueilli le geste d'un homme, Jean-Paul II, confessant, à genoux, des fautes dont la nature et la dimension échappent en grande partie à nos représentations. C'est la question du pardon qui, ici, me retient, qui je crois constitue l'un des fondements de ce que l'on appelle la civilisation. Le paradoxe voulant que le pardon, comme tel, ne peut jamais être prononcé que par les victimes. Quand celles-ci ont effectivement disparu, ainsi que, en ce siècle, les six millions de victimes de la Shoah, qui, en réalité, et au nom de qui, peut pardonner ? Une chose est sûre : sans demande de pardon, authentique et vraie, la paix et la civilisation demeurent impossibles. Les grandes phrases ne suffisent jamais, pas plus que la noblesse des sentiments ou les envolées de la conscience. Le pardon, pour exister, a au moins besoin que nous reconnaissons l'autre. C'est ainsi que le geste de

Jean-Paul II m'apparaît non comme une conclusion, mais bien comme un commencement.

*15 mars 2000*

## *UN ONCLE D'AMÉRIQUE*

J'ai rencontré, ce week-end, un oncle d'Amérique. Si, si, je vous assure, un vrai oncle d'Amérique, un peu comme sorti d'un livre, un monsieur très gentil qui a quitté la Suisse en 1950 pour New York, où il a beaucoup travaillé, et où, depuis lors, il vit. Il parle très bien l'anglais, évidemment, ou plutôt l'américain (ce n'est pas tout à fait la même chose), mais aussi le français et le suisse alémanique, qu'il n'a pas oubliés. Cet oncle d'Amérique aime beaucoup la Suisse, l'Italie, la Scandinavie, et bien sûr l'Amérique et les Américains, dont il apprécie en particulier la tolérance, la simplicité et, insiste-t-il, le « fair-play » – notion et vertu qu'il juge indispensable de citer si l'on entreprend de comparer les caractéristiques respectives des pays situés de part et d'autre de l'Atlantique. Et de me rappeler que l'Amérique, hier comme aujourd'hui, continue d'offrir des opportunités extraordinaires – ne fût-ce que parce qu'on n'hésite guère, là-bas, à donner leur chance à ceux qui, comme lui, décideraient d'apprendre en travaillant, sans nécessairement attendre qu'ils aient fait la preuve de leurs compétences avant même d'avoir commencé. Une sorte d'esprit pionnier, enfin... Vision partielle, et partielle, que celle-là? Disons que l'éloge d'une certaine simplicité, en cette époque qui s'emploie surtout à démontrer la difficulté de toute chose, m'est parue comme un grand bol d'air frais. Nous avons, tous, un oncle d'Amérique qui sommeille au fond de nous.

Laissons-le parfois nous raconter quelques belles histoires.

*31 mai 2000*

## LA MÉMOIRE DE L'ANNAPURNA

Qui croire, que croire? La conquête de l'Annapurna, dans l'Himalaya, le premier sommet de plus de huit mille mètres vaincu par l'homme (il y en a quatorze sur la planète), donne lieu à divers et contradictoires récits. Maurice Herzog, la figure dont l'histoire a retenu le nom et qui, le 3 juin 1950, a foulé le premier, avec Louis Lachenal, son compagnon de cordée, le sommet culminant à huit mille soixante-dix-huit mètres, n'aurait donc pas été tout à fait l'homme que la chronique et la gloire ont prétendu, jusqu'ici, qu'il fût? Son mérite, qui allait faire de lui un héros, se serait-il même nourri de la discrétion et l'obscurité dans lesquelles auraient été maintenus, après l'exploit, ses camarades d'expédition – Louis Lachenal, mais aussi Lionel Terray et Gaston Rébuffat? Le mythe de Maurice Herzog, aurait-il, en réalité, servi d'abord à revivifier une fierté nationale française blessée, à l'époque, par les années de guerre, et à redonner espoir à toute une société? C'est peu dire que l'Histoire n'est pas une science exacte. À chaque époque, comme l'on dit parfois, son Histoire et ses histoires. Je me souviens d'avoir lu, enfant, *Annapurna, premier 8 000*, le best-seller que publia Maurice Herzog, comme une épopée. Ce que j'en conclus, aujourd'hui? Que le récit, précisément, relève de l'Histoire. Et que ce sont les faits qui commandent l'écriture de celle-ci, et eux seuls. Reste que les faits, justement, ne nous reviennent jamais que sous forme de récits... Alors,

j'y reviens : qui croire, que croire, quand on ne veut  
croire que les faits ?

*7 juin 2000*